

"Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme." Devant le panorama sublime je m'étonne, cher Jean-Jacques, que l'on ait pu contester votre affirmation. Dieu lui-même l'approuve et la Genèse en porte témoignage. Six fois Dieu proclame l'excellence de son labeur quotidien ; au soir de chaque jour il voit que son oeuvre est parfaite, puis ayant créé l'homme il use d'un superlatif : "Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon." Très bon, vous entendez, Jean-Jacques ? Tout : la lumière, la Terre désormais séparée des Eaux ; le firmament et ses deux *luminaires majeurs* pour commander au jour et à la nuit ; les poissons des mers et la gent ailée, les bêtes sauvages et les bestioles du sol ; l'Homme enfin, pourtant sa plus indigne créature... En vérité, Jean-Jacques, vous n'avez fait que plagier la Bible.

Ainsi donc, l'Infaillible Ouvrier des sept jours, si l'on en croit le Livre des livres, n'a jamais eu d'hésitation et sachant bien ce qu'il avait à faire, il l'a façonné tel que cela devait être et cela fut bon à ses yeux. Qui donc, après cela, pourrait douter de l'excellence du monde tel qu'il sortit des mains du Créateur ? La narration inspirée n'admet pas qu'en son grand oeuvre Dieu ait eu le moindre tâtonnement, le plus infime repentir. Au soir du troisième jour, ayant créé la terre et la mer et séparé leurs deux éléments, Dieu contempla longuement le travail accompli, médita et finalement se déclara satisfait. Ainsi dans les champs d'automne que sa charrue vient de préparer pour les emblavures du lendemain, le laboureur du sol s'arrête avant de retourner chez soi ; il contemple les sillons ouverts par le soc de l'acier, les apprécie, les juge et mesure ce que l'été suivant ils donneront de blé. Au laboureur des espaces infinis j'aime à prêter le même geste. Il n'y a là, je le sais bien, qu'un caprice de mon esprit et cette fantaisie ne saurait tirer à conséquence. Alors invinciblement je me pose cette question que ne résoud pas la Bible : "Du premier coup le Créateur fut-il satisfait de son oeuvre ? N'y donna-t-il point çà et là quelque correction, quelque retouche ? Redressa-t-il un sillon, brisa-t-il quelque motte ? Bouta-t-il hors de son champ quelque bloc inutile ou dangereux ? S'il en était

autrement pourquoi voulut-il six fois affirmer son contentement ; et pourquoi donc, à l'aube du septième jour, avant de prendre son repos, voulut-il pour la dernière fois jeter un regard sur son ouvrage pour enfin le trouver *très bon* ? »

En face de la Meije d'un de ces balcons d'où l'homme démuné la contemple, je me laisse aller à faire un rêve. Comme tout songe humain il est privé de consistance, rien ne le supporte, rien ne le soutient ; pour s'imposer à moi il n'a précisément que le fait d'être un rêve, et je me dis : « Une fois la Terre séparée des eaux, l'Eternel vit qu'il manquait de l'altitude à son œuvre. Il abandonna l'élément liquide et se tourna vers le sol. C'est de là, pensa-t-il, que doit s'élever jusqu'à moi la créature que dans trois jours je formerai à mon image. De cette créature il prévint la chute et les efforts de sa descendance pour tenter de reconquérir le Paradis perdu. Il voulut l'y aider. Alors il dressa la montagne pour dominer la plaine, ses marais ou ses sables et ses horizons lointains propres à étendre la vue, mais point à l'élever. A l'homme tombé, pour qu'il accomplît son ascension perpétuelle, il fournit des marchepieds secourables. Avant que ne s'étendît sur son nouveau domaine le crépuscule du troisième jour, il créa deux sommets majeurs : le Sinaï et la Meije ».

**

Sur le premier des deux sommets, par l'intermédiaire de Moïse, Yaveh s'est révélé à l'homme. La face voilée, de peur d'être ébloui par l'insoutenable lumière, Moïse lui demande : « Quel est ton nom ? » l'interlocuteur sublime lui répond : « Je suis celui qui suis. » Puis encore : « Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : Yaveh, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous. C'est le nom que je porterai à jamais, sous lequel les générations futures m'invoqueront. » Ainsi sur l'Horeb choisi par Lui pour y placer son trône, le Créateur a dévoilé son nom au chef du peuple élu. Ce nom il l'a emprunté au plus beau des Verbes, au plus chargé de force, à celui qui impose une présence, à celui qui règle les battements du cœur humain et la pensée de son cerveau, l'influx de ses nerfs, le rythme de sa respiration ; le verbe Etre. « Je suis celui qui suis. »

Dès lors le mont de la Révélation devient le sommet des sommets. D'autres atteindront de plus hautes altitudes, lui les dépasse tous car les pas de l'Éternel s'y sont posés. Moïse n'a pu l'aborder qu'avec un infini respect : « Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte. » Nous voici du même coup au point culminant de l'Ancien Testament. Rien dans la Bible n'est plus immatériellement beau. Là, sur ce promontoire émergeant du vaste désert de sable, le destin de l'homme s'est fixé. Il est d'être soumis à la volonté divine et de respecter en tous points le Code donné au peuple élu alors que la nuée recouvrait la montagne. A peine d'encourir la colère de Dieu.

**

Nous voici maintenant au pied de la Meije, à la limite extrême de l'Oisans. La Meije, c'est une trinité. Le pic Oriental culmine à 3891 mètres, l'Occidental à 3983 mètres. Entre les deux, à 3974 mètres, index pointé vers le ciel, voici le Doigt de Dieu. J'aime qu'entre les deux guerres mondiales un évêque montagnard l'ait placé dans ses armoiries, entouré de cette légende : « Ad montem qui Christus est ». La montagne qui est le Christ ! Voici la Meije baptisée ! D'un seul mot la voilà sacrée montagne divine et voilà fondus en un seul ensemble les éléments de sa trilogie alpestre. Une en trois sommets, on ne la nomme qu'au singulier. Ne nous y trompons pas, c'est une montagne unique. Mieux encore : c'est « LA » montagne. Sa gigantesque empreinte digitale imprimée sur l'azur du ciel la distingue à jamais. Devant ce spectacle, l'homme écrasé par tant de grandeur tombe à genoux et prie.

Pourtant il a mis longtemps à la comprendre et même à la voir. L'évidence, c'est ce que l'esprit humain découvre toujours en dernier lieu. Ils avaient des yeux et ils ne voyaient pas, les auteurs de ces vieux guides étalés sur ma table de travail au moment où j'écris ces lignes. Vers la fin du Second Empire, Adolphe Joanne, lorsqu'il conduit de Bourg d'Oisans à Briançon un voyageur imaginaire, s'arrête à peine à la Grave et, pour la Meije n'a que ce mot rapide : « Au sud se montrent les magnifiques glaciers du Tabuchet, de Pacave et du Vallon, dominés par la gigantesque Meije ou Aiguille du Midi (3987 mètres) ». C'est

tout. Sa petite géographie des Hautes-Alpes fait pire encore : parmi les montagnes les plus remarquables de ce département elle énumère le Viso, l'Olan, la Barre des Ecrins, le Pelvoux ; elle ignore la Meije. Et voici l'abomination de la désolation. Ailleurs j'ai cloué au pilori cet « habitant des Alpes » auteur prudemment anonyme d'un *Guide des Alpes françaises* où l'on peut lire ceci : « Du haut du col (du Lautaret) la vue n'a rien de remarquable et je n'ai jamais compris quant à moi, la réputation, très mal justifiée à mon sens, dont jouit parmi les touristes, le passage du Lautaret. On atteint enfin le bourg de La Grave, dont l'église du xv^e siècle offre peu d'intérêt. En face du bourg, sur l'autre rive de la rivière, un formidable glacier s'étale sur les flancs de la montagne de la Meije (3987 mètres). Le spectacle ne manque pas d'une certaine grandeur sauvage ». Cela date de 1887. Mais pour venger l'outrage, la même année, dans leur *Guide du haut-Dauphiné*, W.A.B Coolidge, H. Duhamel et F. Perrin saluent le Pic du glacier carré de ce simple mot : « Vierge », le plus bel hommage qu'un homme puisse adresser à celle qu'il élit.

*
**

Vierge, à cette époque déjà la Grande Meije ne l'était plus : le 16 août 1877 une cordée l'avait atteinte. La chronique de cette conquête est une longue histoire et comme toute histoire elle est jalonnée de tombeaux. Dans le petit cimetière de Saint-Christophe-en-Oisans, des croix gardent les noms de Zigmondy, de Thorant, de Moraschini, de Bertrand, de Leclerc, de Debray, de Mlle Capdebont. De là vous évoquerez, reposant en d'autres nécropoles villageoises, le souvenir de Payerne, de Ruff de Lavison, de Guiguet, d'Archer, de Coste, de Chavenet. Lourd tribut payé à la montagne qui elle aussi requiert, en signe d'allégeance, des sacrifices humains. Puis le 16 août 1877, après dix sept heures d'efforts, Boileau de Castelnau, guidé par le père et le fils Gaspard, réussit enfin « la première » de la Grande Meije « Année capitale, écrit Félix Germain, parce qu'elle est celle de l'évènement le plus significatif de l'histoire alpine du Dauphiné ». Un demi-siècle plus tard, le 16 mars 1926, Pierre Dalloz et Armand Dellile réalisent « la première hivernale » du même sommet. Saluons ces vainqueurs ! Devant de tels exploits ne mar-

chandons pas notre admiration : l'énergie victorieuse de l'homme mérite le respect.

En moi pourtant un doute subsiste. Ont-ils vraiment *conquis* la Meije ? Car en dehors du résultat sportif où se trouvent étalées, magnifiées, devenues exemplaires nos permanentes vertus montagnardes, la question demeure posée : « Conquiert-on jamais la montagne ? » J'entends par là : « Peut-on percer son secret ? » Au plus intime de la conscience une voix me répond : « Nul, à aucun moment, ne s'est soumis la Meije, pas même ceux qui l'ont gravie ».

Ils n'arriveront pas à se le soumettre, ceux qui songent à la prostituer à des engins mécaniques. Ils auront profané un temple, mais un temple même souillé par cette main de l'homme en quoi tout dégénère, ô Jean-Jacques ! un temple conserve l'empreinte divine qui l'a consacré. Ils n'arriveront pas à salir ton nom *magique*, ô Meije admirable, qui par la vertu de cette consonnance, restera toujours pour tes fidèles, la montagne des Mages. Venus de l'Orient par les chemins que leur traça l'Etoile, ils étaient trois eux aussi. Trois personnages et leur mystère, trois personnages en quête de Dieu, comme l'étaient sans en avoir toujours pleine conscience ceux qui, vainqueurs ou non, depuis plus d'un siècle ont voulu gravir tes trois sommets.

Et sur tes trois pics, à longueur de temps, immatériels et symboliques, revoici pour les siècles des siècles, les trois Mages en marche vers Dieu. Tout là-haut dans le ciel immaculé des Alpes, pour les guider ils ont aussi une étoile. L'œil de l'homme en voit des milliers qui toutes scintillent et semblent répandre une même lumière dans ce que vous nommez, Blaise Pascal, le terrible silence des espaces infinis. Sollicité par tant d'étoiles, l'homme hésite. Où va-t-il, et vers laquelle ? Indécis il ne choisit pas. Pourtant, sur la ligne de faite, à la limite de la roche et du ciel, passe depuis toujours la caravane des Mages. Elle va du pas assuré de ceux qui ont la Certitude. Ceux-là sont *astrés*. Ils vont vers une étoile, une parmi les myriades d'étoiles et les centaines de constellations, celle que leur désigne l'index de Dieu pointé là-haut. Eux seuls, pèlerins du Christ, possèdent le secret, par la révélation de LA montagne.

Et nous, pauvres contemplateurs, nous qui voyons d'en-bas la démarche céleste, nous voici à l'aube des temps nouveaux.

**

Du sommet de l'Horeb, Jéhovah dialoguant avec Moïse nous montrait le point culminant de l'Ancienne Loi. En cet Oisans sublime la Meije, en sa trinité, nous a fait évoquer les Mages adoreurs de l'Enfant-Dieu. Infailliblement ce doigt dressé au-dessus des cîmes, ce doigt *magique* dominant le tabernacle des rochers durs, des glaciers et des neiges, nous désigne, pour l'infini des âges, cette autre montagne qui est le Christ.